

Le Destin

De Youssef Chahine

Avec Nour El-Sherif, Hani Salama, Faris Rahoma

Egypte, France – 2h15

Sortie cinéma le 15 octobre 1997, et en version restaurée le
14 novembre 2018

Prix du cinquantième anniversaire - Cannes 1997

Jeudi 24 janvier 2019 18h30

Dimanche 27 19h00

Lundi 28 14h00



Youssef Chahine, la conscience cinématographique du monde arabe

Considéré comme la conscience cinématographique du monde arabe, le réalisateur égyptien laisse une œuvre riche, marquée par la quête d'un cosmopolitisme heureux et la haine de tous les fanatismes.

Il incarnait l'Egypte comme Satyajit Ray incarnait l'Inde. On le considérait comme la conscience cinématographique du monde arabe. Youssef Chahine, dit "Jo", lutin malicieux et polémiste enflammé, est décédé, en 2008 à l'âge de 82 ans.

Né en 1926 à Alexandrie, cet Oriental jovial, amateur de vin blanc, hérita d'un fourbi familial multilingue : chrétien non maronite par ses grands-parents paternels libanais, grec par son grand-père maternel, syrien par sa grand-mère maternelle, plaideur d'instinct par son père avocat. Alexandrie, sa ville d'enfance, carrefour de cultures, est la plaque tournante de sa vie et de son œuvre. Il lui consacra une trilogie autobiographique, commencée à la suite d'une opération à cœur ouvert, en 1977, dont il était sorti ragaillardi : "Je n'ai jamais eu peur de la mort, je ne l'ai jamais entendue venir.

La seule chose qui m'effraie, ce sont les fanatiques." Film polyphonique, *Alexandrie pourquoi ?* (1978) rend hommage à ces romances orientales à deux sous qui bercèrent son enfance, autant qu'aux comédies musicales américaines qui le firent rêver. Cet hymne à l'art est aussi un hymne à la paix, un éloge de l'amour et de l'éclosion des sens, une mise en cause de tout ce qui attise les intolérances : crispation sociale, politique, ethnique, sexuelle. Il fête l'union entre deux hommes, un Arabe et une Juive, un pauvre et une bourgeoise. Rythmé par la voix envoûtante d'Oum Kalsoum, *Alexandrie encore et toujours* (1990) plonge à nouveau dans les songes du cinéaste, ses engagements artistiques et ses élans amoureux. Sautant du gag au clin d'œil, en passant par la nostalgie, il y sublime sa passion pour son acteur fétiche par un cocktail kitsch : confession teintée de dérision, comédie musicale, péplum, dessin animé, documentaire social. *Alexandrie... New York* (2004) met en scène sa jeunesse aux Etats-Unis, lorsqu'il partit à 17 ans apprendre le métier d'acteur à Los Angeles.

Revenu, donc, en Egypte en 1948 après ses apprentissages américains, Youssef Chahine réalise son premier film *Bapâ Amîne* en 1950 – "Je n'étais qu'un gamin avec de grandes oreilles, comment a-t-on pu me faire confiance ?" Après *Saladin* (1963), péplum nationaliste, *Un jour, le Nil* (1964), coproduction égypto-soviétique conforme aux modèles de réalisme socialiste et renié par le cinéaste, *La Terre* (1969), récit d'une révolte paysanne contre un bey à l'époque féodale, *Le Moineau* (1972) analyse la débâcle de l'armée égyptienne durant la guerre des Six-Jours en 1967 : gangrène, corruption, mensonge rongant les hautes sphères du pouvoir, pourrissement de l'Etat par les affairistes.

Chahine poursuit sa fresque sur l'Egypte de Nasser avec *L'Aube d'un jour nouveau* (1974), radiographie sociale très critique de son pays, et *Le Retour de l'enfant prodigue* (1976), film iconoclaste où il prend le parti du fils prodigue en question.

En 1985, *Adieu Bonaparte* retrace en parallèle la conquête de l'Egypte par le conquérant français. L'année suivante, il offre un rôle superbe à la chanteuse Dalida, native du Caire, dans *Le Sixième Jour*, mélodrame sur fond d'épidémie de choléra situé en 1948 et inspiré d'un roman d'Andrée Chedid.

Youssef Chahine a des démêlés avec les islamistes fanatiques à cause de *L'Emigré* (1994), portrait trivial, à peine déguisé, du prophète de l'Ancien Testament, Joseph. Défiant la fatwa de l'université Al-Azhar, sourcilieuse gardienne de l'orthodoxie musulmane, le film lui vaut un long procès, à l'issue duquel le long métrage jugé "blasphématoire" est interdit temporairement en Egypte. Ironie, *L'Emigré* sera le plus grand succès de Chahine en Egypte, avec ses 2 millions d'entrées. Succès presque égalé par son film suivant, **Le Destin** (1997), objet de notre programme.

Suivront *L'Autre* (1999), déclaration de guerre à la mondialisation, et *Silence... on tourne* (2001), où il exalte l'Egypte d'antan.

Féru d'arabesque et de divertissement subversif, Chahine mena de pair un cinéma du "moi" romantique, une quête d'un cosmopolitisme heureux, un mélange de fascination pour Hollywood et une méfiance de l'Amérique, une haine de tous les fanatismes.

Article du *Monde* publié le 28 juillet 2008 - Extraits

Ils ont interdit *L'Emigré*. Sous prétexte qu'il représentait un prophète. Et Chahine de leur répondre d'un grand coup d'irrévérence, par un film magistral contre l'intégrisme et l'intolérance. *Le Destin*, situé au 12^e siècle en Andalousie arabe, est un tourbillon épique foisonnant d'allusions au temps présent comme à l'Histoire, une révolte contre l'obscurantisme, un bouillonnement où Chahine est au plus fort de son style, alliant souffle hollywoodien (où il a étudié) et grouillement humain de ses sources : l'âge d'or du cinéma populaire égyptien alliant comédies musicales et mélos sociaux.

C'est en jouant ainsi sur la magie du spectacle autant que sur la détermination des idées que Chahine nous propose des pistes pour déjouer les pièges du destin. Comment contrer la progression inlassable de la bêtise et de l'exclusion ? Quels outils avoir contre le rouleau compresseur de ceux qui, en s'emparant de la Révélation, mettent de côté la raison ? Chahine nous donne trois pistes. Ce sont d'abord la danse, le chant, la fête : ils font resurgir chez Abdallah, endoctriné et possédé par les intégristes, un souffle de vie. Face à l'endoctrinement du corps et de l'esprit, refaire parler les corps sensibles : « *Je peux encore chanter* » entonne Marwan, le poète-chanteur que l'on a voulu assassiner. Mais sans les femmes, la fête ne suffirait pas. Elles marquent tout le film de leur beauté, leur amour, leur lucidité et leur détermination. Alors qu'elles sont absentes dans le clan intégriste, elles illuminent et rythment l'entourage d'Averoes et lui rappellent que seuls, les intellectuels (ni même les hommes) ne pourront changer le cours des choses. Chahine ne peut que croire en elles, lui pour qui la sensibilité est un art de vivre et de filmer.

La troisième piste est la résistance, bien sûr, mais pas n'importe comment : Averoes, philosophe mis en danger pour défendre la nécessaire interaction de la raison et de la Révélation, est déterminé mais pas jusqu'au-boutiste. Il se résout à démissionner et fuir lorsqu'il comprend avoir perdu la partie. Une façon de rappeler que l'homme ne peut vaincre son destin, tant les déterminismes sont puissants, même avec toute la bonne volonté du monde, ce qui ne va pas sans agacer les Occidentaux qui croient pouvoir en être maître. Fatalisme islamique ? Averoes montre justement que la soumission à Allah (*inch'Allah, maktoub* – c'est écrit) n'implique aucunement de se crispier sur des vérités immuables mais de délier ce qui emprisonne l'homme pour recevoir la nuit de *Qadr* (la nuit du destin), la descente du Coran dans l'univers, la nuit de l'agrandissement de soi. C'est de s'en sentir dépositaire (*amanat*) qui donne au philosophe l'intégrité nécessaire à sa détermination. C'est par cette intégrité, définition de sa résistance, qu'il réunit autour de lui ses fidèles et finit par vaincre. Et c'est sans doute cette conscience de la prééminence du destin, cette capacité à le regarder tel qu'il est, qui lui permet de remercier ceux qui brûlent ses livres à la fin du film et, dernier geste d'ironie lancée au sort, d'en lancer lui-même un dans le feu en nous regardant en face. Chahine s'attarde longuement sur un personnage secondaire, le fils du traducteur français d'Averoes. Son père est brûlé vif sur un bûcher languedocien au début du film : élégante façon de rappeler que l'intégrisme n'est pas seulement un produit de l'islam (« *Ceux qui veulent monopoliser Jeanne d'Arc, c'est presque une secte et leur patron est un gourou !* » déclarait Chahine à sa conférence de presse cannoise). Pour sauver les écrits du philosophe, il bravera montagnes, froid et torrents déchaînés. Et c'est par chance qu'il arrivera à en sauver un. Mais toute chance se double de malchance : l'eau a rendu le livre illisible. Le destin est ainsi. Belle leçon logistique : se livrer à sa chance ne sert à rien ; le destin est rusé ! La chance existe mais demande une bonne dose de raison. Plus prévoyant, le prince héritier saura saisir la sienne pour déjouer les pièges et mettre les livres en lieu sûr en Egypte.

Fidèle au thème favori de son cinéma, les relations avec le pouvoir, Chahine rappelle à brûle pourpoint que l'intégrisme ne poursuit qu'une seule chose : monopoliser le pouvoir. Mais avec une fougue jubilatoire qui nous atteint heureusement à la vision de ce grand film, il détache en lettres d'or sur l'autodafé final une maxime à laquelle il nous donne la force de croire : « *La pensée a des ailes. Nul ne peut arrêter son envol.* »

Olivier Barlet le 30 septembre 1997 pour africultures.com

Prochaines séances :

The Spy Gone North, Leto

du jeudi 31 janvier au mardi 5 février 2019

PAS de Court métrage

Carte d'adhésion valable de septembre 2018 à août 2019

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficier de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)